

---

## Sébastien Cagnoli : *Nóbdinsa Vittor et Francis Gag. Le théâtre au service de la langue*

Eva Toulouze

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/efo/1530>

DOI : 10.4000/efo.1530

ISSN : 2275-1947

### Éditeur

INALCO

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2011

ISBN : 978-2-296-96641-3

ISSN : 0071-2051

### Référence électronique

Eva Toulouze, « Sébastien Cagnoli : *Nóbdinsa Vittor et Francis Gag. Le théâtre au service de la langue* », *Études finno-ougriennes* [En ligne], 43 | 2011, mis en ligne le 19 mars 2014, consulté le 08 juillet 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/efo/1530> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/efo.1530>

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 juillet 2021.



*Études finno-ougriennes* est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

---

# Sébastien Cagnoli : *Ñobdinsa Vittor et Francis Gag. Le théâtre au service de la langue*

Eva Toulouze

---

## RÉFÉRENCE

Sébastien Cagnoli : *Ñobdinsa Vittor et Francis Gag. Le théâtre au service de la langue*, Nice, Serre éditeur, 2011, 119 p. ISBN : 978-2-86410-553-4.

- 1 Ce n'est pas tous les jours qu'un éditeur niçois publie un volume, non point de recherche pure, mais de vulgarisation scientifique de haut niveau, sur un poète et dramaturge komi. En dehors des publications de l'ADÉFO, il est rare en effet de découvrir en France un livre qui a pour objet des Finno-Ougriens de Russie. Encore plus rare est le cas, comme avec ce livre, où des faits finno-ougriens sont comparés à des faits français. Français, car ils ont pour cadre un bout du territoire de la France. Mais aussi, et surtout, niçois. Tout ceci fait qu'on ne pouvait omettre ce livre dans la série de ces comptes rendus.
- 2 Cet ouvrage, petit et maniable, se lit facilement ; l'une des caractéristiques qui en fait un objet plaisant est l'abondance de son iconographie. Je ne sais pas si les photos de Francis Gag que nous trouvons dans ce livre sont d'accès facile. Ce que je sais, en revanche, c'est que les photos komies ont dû demander à l'auteur beaucoup de recherches. Non seulement nous avons en effet des photos du personnage sur lequel cette étude est centrée, Viktor Savin, qui a écrit dans les années 1920 sous le nom de *Ñobdinsa Vittor*, mais il y a des photos du pays komi dans les années 1920, la couverture d'une pièce de Savin, encore écrite dans l'alphabet de Molodcov en 1928, des photos de sa troupe de théâtre, sans compter des documents plus récents. Un grand bravo pour cette recherche. Si on ajoute à cela que le texte est accompagné des cartes des deux régions concernées, on peut dire que la dimension iconographique est traitée

de manière exhaustive, ainsi que l'aspect documentaire, qui gagne beaucoup à la chronologie des pp. 104-108.

- 3 « Parmi les genres littéraires, la forme théâtrale est sans doute la plus universelle (avec la poésie orale), puisqu'elle n'exige de son public aucune compétence particulière – seulement la faculté de donner libre cours à son instinct et à ses passions » (p. 39). Cette belle phrase nous révèle pourquoi S. Cagnoli, amateur de littérature, est aussi fasciné par le théâtre.
- 4 Nous retrouverons ailleurs dans cette étude ce ton très personnel et engagé, qui n'est pas toujours possible dans un article scientifique. Le chercheur se livre : ce que nous pouvions deviner comme toile de fond à la lecture de ses textes scientifiques devient ici explicite, et c'est bien. En effet, nous partons tous, que nous nous l'avouions ou non, de présupposés éthiques, parfois tellement évidents qu'on ne pense même pas à les souligner, parfois tellement personnels qu'il semblerait indiscret que de les étaler. Mais attention : « Dès lors qu'on publie, on accomplit un acte politique » (p. 70).
- 5 S. Cagnoli écrit cartes sur table dès la deuxième page de texte, où il annonce en note : « Je prends comme postulat que la langue et la culture de Nice ont les mêmes qualités et la même dignité que celles de n'importe quelle autre région du monde, et c'est ce sentiment d'égalité qui dicte mes choix terminologiques » (p. 9). Cette affirmation, à première vue, semble enfoncer des portes ouvertes. Mais attention, si l'auteur a senti le besoin d'apporter cette précision, c'est peut-être que tout le monde ne voit pas le niçois de la même manière... Le Niçois qu'il est en a l'expérience.
- 6 Du coup, on sent un programme délibéré : œuvrer pour la dignité. Mais pas seulement du niçois, le propos est plus vaste. Commentant le mot *patois*, il affirme en effet : « C'est un mot qui ne peut être employé qu'avec une volonté de porter des jugements et d'établir une hiérarchie de valeur entre les communautés humaines, ce qui est incompatible avec ma vision du monde » (p. 16-17).
- 7 Ainsi, l'auteur fait des choix et il en parle. Tout d'abord, il pose ses partis-pris terminologiques. Il creuse et s'interroge, cherchant la cohérence dans toutes ses démarches. Sur la manière d'appeler ce qui vient de Nice – nissart ou niçois ? – sur la frontière entre langue et dialecte. J'aime l'absence de dogmatisme de son approche : quelque chose n'est pas langue ou dialecte en soi, mais par rapport à autre chose. Donc, le même objet d'étude sera vu différemment suivant ce à quoi on le rapporte. C'est convaincant et satisfaisant pour l'esprit.
- 8 Si le début du livre, bien naturellement, pose le cadre, qui tient compte du fait que ses lecteurs potentiels ne sont pas forcément abonnés à notre revue, le corps du travail est une comparaison entre deux destinées, celles du grand homme du théâtre komi et du grand homme du théâtre niçois. Surtout, c'est une comparaison de deux phénomènes, de deux trajectoires qui ne se sont rencontrées, un jour du XXI<sup>e</sup> siècle, qu'en la personne de S. Cagnoli.
- 9 Et pourtant, étape par étape, S. Cagnoli retrace l'histoire de Nice et celle de Komi, du théâtre niçois et du théâtre komi. Sans omettre de signaler les points de divergence, et il y en a ! C'est surtout la profondeur de l'histoire qui éloigne ces deux expériences, la longue tradition du théâtre niçois, le brouillard qui entoure le passé du théâtre komi, ou alors le sens qu'ont, pour les uns et pour les autres, les années 1990. Plus finement, il y a aussi divergence dans le sentiment de marginalité, inscrit dans l'hymne komi, et moins ressenti, en surface, par le paysan niçois... Mais Nice aussi a dû et doit se poser

face à Turin et à Paris. C'est là un passage très sensible, qui donne satisfaction à la lecture. Une autre comparaison juste esquissée, mais fructueuse, c'est celle qui se penche sur le patriotisme français et le patriotisme russe, tels qu'ils sont vécus par ces hommes des minorités.

- 10 Mais peu importent ces différences. Là où les expériences se retrouvent, c'est sur le rapport de ces hommes à leur langue. S. Cagnoli a traduit en annexe une page superbe de Kallistrat Žakov, dans une préface au conte d'Alphonse Daudet « La dernière classe ». Texte superbe, romantique, sur la langue, de nature à toucher une majorité de Finno-Ougriens, pour qui la définition de l'identité par la langue est une constante de ces deux derniers siècles. Amour envers la langue, mais c'est un amour actif : cette langue, les deux la font vivre, envers et contre tout, à des moments où l'enjeu, au sens défini par S. Cagnoli, était hautement politique. Deux hommes séparés par des milliers de kilomètres, reliés par le fil ténu de l'amour pour Goldoni, partageant pourtant une passion de même nature. Le tchékiste mort jeune et le persifleur qui a couvert le siècle ont l'un comme l'autre, aimé leur langue et l'ont fait vivre.
- 11 Parfois, on peut avoir l'impression que les comparaisons sont un peu poussées, mais c'est la règle du jeu et on se laisse prendre. Est-ce qu'une comparaison de ce type est fructueuse ? Qu'apporte-t-elle ? D'abord, elle suscite un sentiment de proximité là où on ne l'attendrait pas. Le climat komi et le climat niçois ne se ressemblent pas, la France et la Russie sont différentes et pourtant... Surtout, elle permet de révéler des réalités qui autrement resteraient cachées, comme cette belle découverte de Tchekhov par les Komis grâce au théâtre niçois – qui a su faire ressortir par son adaptation l'universalité de personnages qui ne savaient pas, dans leurs costumes tchékhoviens, parler aux Komis.
- 12 Surtout, les uns et les autres, confrontés à une tâche herculéenne, ont ainsi le sentiment qu'ils ne sont pas réellement seuls. Bien loin, sous d'autres cieux, il est possible qu'il existe d'autres personnes qui aiment leur langue, et qui doivent faire preuve de combativité, d'ingéniosité, de créativité pour qu'elle vive, pour qu'elle ne soit pas, comme les langues régionales françaises dans la Constitution, reléguée sur une étagère de musée. Pour garder cette vivacité, il faut de l'énergie, et se découvrir des frères inattendus peut en donner au moment décisif<sup>1</sup>.

---

## NOTES

1. Diffusé en librairie, le livre peut aussi être acheté en ligne sur le site du Théâtre niçois de Francis Gag.